

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 16 (1878)

Heft: 20 [i.e. 21]

Artikel: Casino-Théâtre

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184752>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

fauteuil Louis XIV, se trouvait une jeune fille extrêmement pâle, aux yeux bleus, et dont la chevelure noire, opulente, semblait fatiguer son cou de cygne ; à côté d'elle était assis son père, un homme d'une cinquantaine d'années environ, frais, à l'œil gai. Cependant, à travers cette gaieté paternelle, on percevait de temps à autre une parole triste. De l'autre côté de la cheminée se tenait sa mère, qui ne perdait pas des yeux sa pauvre Louise. Mon ami et moi nous complétions l'hémicycle.

On vint nous prévenir que le souper était servi. J'offris mon bras à la jeune fille. En passant devant les fenêtres nous jetâmes les yeux sur la campagne. Depuis trois heures que nous étions rentrés, elle avait complètement changé d'aspect, elle était enveloppée dans un immense linceul. La neige était tombée épaisse et serrée, et les arbres pliaient sous le poids. Ma compagne tressaillit.

— Ah mon Dieu ! fit-elle.

Je crus à un accident subit. On entoura la jeune fille ; des larmes coulaient sur ses joues amaigries.

— Ma Louise ! dit la mère en l'embrassant.

Quand son enfant fut un peu remise, le père nous attira dans l'embrasure d'une fenêtre et, nous montrant la neige que nous admirions comme des enfants heureux, il soupira :

— Voici ce qui la tuera.

Nous n'osions pas interroger le malheureux père. On se mit à table. Louise fit un acte de présence, mais elle tremblait sans cesse ; elle jetait les yeux sur les vitres contre lesquelles les flocons de neige venaient adhérer. Le souper fut triste, comme vous devez le penser. Lorsqu'il fut fini :

— Embrasse-moi, ma Louise, lui dit son père, et va te reposer.

Elle s'approcha de son père. Je lui tendis la main.

— Ah ! me dit elle en essuyant furtivement une larme, n'allez pas à la chasse demain.

Je le lui promis, elle se retira. Evidemment, un mystère pesait sur la destinée de cette jeune fille, belle, âgée de dix-neuf ans. Je l'avais connue à seize : alors elle était d'une franche gaieté ; c'était un bijou merveilleux, un bijou vivant, sans prix ; toute remplie de jeunesse et de santé, cette poésie de l'enfance. Qu'étaient devenues ces roses ? Elle était pâle comme un lis ! Qu'étaient devenus ses grands yeux bleus, ce bel azur mouvant ? Nous, nous étions assis de nouveau autour de la grande cheminée ; le père tisonnait machinalement avec les pincettes.

Ah ! dit-il tout à coup, pauvre Louise ! il y aura bientôt un an ! Qu'est devenue ma Louise !

Un silence de quelques minutes suivit cette phrase ; il avait les yeux fixés sur le brasier qui s'abimait consumé.

— Un fagot, demanda le maître de maison.

Le domestique apporta deux hourrées qu'on délia, et en peu d'instant, la salle resplendit de nouveau aux clartés de la flamme blanche et claire.

— Ecoutez cette sombre histoire, soupira le père. Et, sans que nous l'en eussions prié, il raconta ce qui suit :

— Je vous le disais tout à l'heure, il y a bientôt un an, un mien ami nous avait envoyé son fils pour passer quelques jours avec nous. Louise et Georges avaient presque vécu leur enfance ensemble. Ils s'aimaient, et ma chère enfant ne le dissimulait pas. Ce fut donc une joie à la maison quand j'annonçai que Georges viendrait chasser quelques jours avec nous. Depuis quelque temps, ma fille, qui connaît la passion de son cher aimé pour la chasse avait la folle envie de l'accompagner. Quand je l'eus avertie de l'arrivée de Georges, elle vint me trouver dans ma chambre.

— Père, dit-elle, veux-tu me faire un plaisir ?

— Si je le veux, lui répondis-je, en l'attirant à moi.

— Georges arrive dans quinze jours ?

— Oui, et je crois que tu en es particulièrement enchantée. Elle ne rougit point, ainsi qu'ont coutume de le faire les jeunes personnes élevées à dissimuler. Un baiser prépara la réponse.

— Oui, cher père, je suis heureuse au possible ! Et, pour que ma joie soit complète, je viens te prier de me donner un fusil et un équipement de chasse. J'ai dix-huit ans, je suis

par conséquent une grande fille. J'aime la chasse par goût, et il me sera on ne peut plus agréable d'aller par monts et par vaux, comme un véritable Fra Diavolo.

— Peste ! et même dans les marais, ajoutai-je ?

— Georges affectionne particulièrement cette chasse, et, étant deux, ce sera plus agréable. C'est promis ? me dit-elle avec une insinuation de voix charmante.

Je n'eus pas le courage de refuser. Je connaissais Georges et je le tenais, avec raison du reste, pour un honnête homme. L'union du fils de mon ami avec ma fille était chose arrêtée. Je promis. La chère enfant était bien heureuse.

Huit jours après, elle avait son costume. J'allai à Caen lui acheter un fusil et lui prendre un permis ; rien n'égalait son ravissement. Il lui seyait à ravir, son costume. Les jours qui précédèrent l'arrivée de Georges, elle alla dans la campagne se faire la main. Elle était adroite ; toutefois, elle avait les larmes aux yeux quand elle ramassait une grive. Au fond, Louise était plus amoureuse que chasseresse. Je m'en apercevais et je ne l'en blâmais point.

Je ne l'en blâme point encore ; et cependant, c'est son amour qui la tue !

Georges arriva : je vous laisse à penser la joie ! Je crus que la première parole de la fillette allait être : « Je chasserais avec vous. » Point ; mais elle ne put s'empêcher de lui avouer qu'elle lui ménageait une surprise. Le lendemain, Georges et moi nous étions prêts à partir pour la chasse et nous attendions dans la salle où nous sommes, lorsque Louise descendit équipée, le fusil en bandoulière. Georges la regardait avec stupéfaction et n'osait avancer.

— En chasse ! dit-elle crânement, en soulevant de la façon la plus charmante son feutre orné d'une plume de faisan. Voilà ma surprise !

Etais-elle joyeuse ! Je les vois encore ces deux rayons de jeunesse, lui et elle, harcelant les buissons et ajustant les lapins : Georges les arrêtant, Louise les manquant. Elle ne tirait bien qu'au posé. Pauvre chère enfant ! nous chassâmes plusieurs jours, et, vous l'auriez vu, jamais grandes chasses ne m'avaient procuré tant de douces joies.

Un matin quand nous nous réveillâmes, tout était blanc comme aujourd'hui. Il avait neigé, puis gelé. On mesurait un pied de neige.

Un soleil de pourpre éclairait ce blanc camail, que la terre avait revêtu pour le plus grand plaisir des riches et pour le chagrin des pauvres.

— Nous voici aux arrêts, dis-je.

Georges avait déjà ses bottes.

— Au contraire, ajouta-t-il, la chasse sera bonne.

(A suivre.)

Casino-Théâtre. — On annonce pour lundi une seconde représentation de *Philémon et Baucis*, opéra-comique en 2 actes, par les artistes du Théâtre national lyrique de Paris, dans lequel Mme Sablairolles, 1^{re} chanteuse légère, jouera le rôle de Baucis. Le programme porte en outre divers morceaux d'opéra qu'on entend toujours avec un nouveau plaisir : *Faust*, air des Bijoux ; *Galathée*, couplets de la coupe, chantés par Mme Géraizer ; *Le Barbier de Séville*, air de la Calomnie chanté par M. Gresse, etc., etc.

Espérons que ces artistes, qui ont été vivement applaudis sur notre scène lors de leur première représentation, malgré l'absence de Mme Sablairolles, empêchée par une indisposition, le seront encore davantage lundi, où cette chanteuse, très appréciée à Paris, se fera entendre plusieurs fois.

L. MONNET.